

# Le culte de Jupiter en Suisse à l'époque gallo-romaine

Autor(en): **Berchem, Denis van**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **52 (1944)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-40584>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le culte de Jupiter en Suisse à l'époque gallo-romaine

## I. LA GIGANTOMACHIE DE VIDY

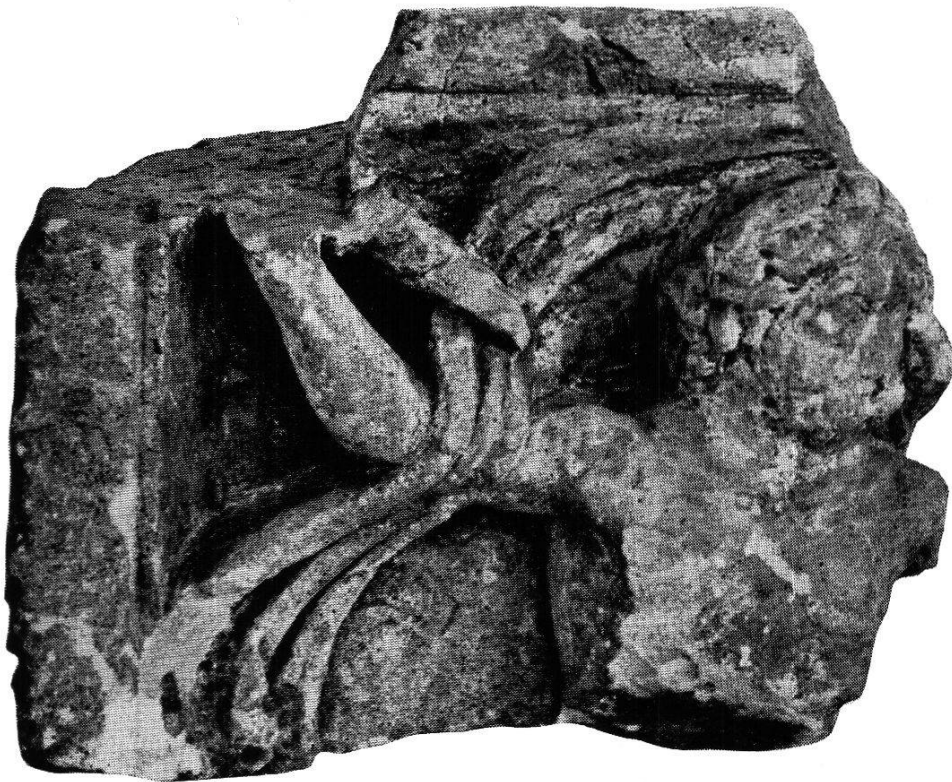
Le visiteur qui pénètre dans le petit musée gallo-romain de Vidy est séduit dès l'entrée par la quantité d'objets intéressants, inscriptions, monnaies, poteries sigillées, statuettes ou vaisselle de bronze qui s'offrent à sa vue. Aussi prête-t-il peu d'attention aux quelques débris de reliefs exposés sur la corniche du couloir central ; et il faut avouer que leur état fragmentaire ne sollicite guère son imagination. Pourtant, s'il s'y arrêta, il en découvrirait aussitôt tout l'intérêt.

Ces fragments proviennent, comme tous les objets contenus dans le musée, des fouilles exécutées depuis 1935 par M. Frédéric Gilliard sur l'emplacement de l'antique Lousonna. Ils ont été recueillis à proximité immédiate du temple carré de la Maladière<sup>1</sup>. Deux d'entre eux sont sculptés sur deux faces à angle droit. L'ensemble du relief formait donc une frise qui se développait sur le pourtour d'un monument ; ses dimensions réduites nous font penser qu'il décorait l'autel plutôt que le temple proprement dit.

Ces deux mêmes fragments nous apprennent aussi le sujet de la frise. Le premier<sup>2</sup> offre en effet, sur sa face principale, qui est l'angle supérieur gauche d'un des panneaux du relief, l'image

<sup>1</sup> F. GILLIARD, dans *Revue historique vaudoise* (citée dorénavant *R. H. V.*), 1942, p. 223 et note 1.

<sup>2</sup> Hauteur : 22 cm. ; largeur : 28 cm. La pierre de ce fragment, comme celle des autres fragments décrits ici, offre une épaisseur d'environ 15 cm. La face principale était encadrée d'une moulure de 3,5 cm. On distingue des traces de sculpture sur la face latérale : végétation ou draperie. *Pl., fig. 1.*



1. *Jupiter Fulgurator*



2. *Géant anguipède*

de Jupiter brandissant le foudre de la main droite. Le dieu nu, couronné de lauriers, est conservé jusqu'à la ceinture ; il porte une chlamyde qui flotte, comme une écharpe, sur l'épaule droite ; le bras gauche manque. Le deuxième fragment<sup>1</sup> est l'angle inférieur droit du même panneau. On y reconnaît, de dos, un géant anguipède ; la tête et les bras manquent ; les membres inférieurs s'achèvent en serpents dont les têtes se dressent de part et d'autre du buste dans un mouvement caractéristique de colère. La face latérale a conservé les restes d'un géant à genoux qui saisit au sol un rocher pour s'en faire un projectile.

Bien que mutilés, ces deux morceaux nous permettent d'identifier sans hésitation le sujet représenté par le sculpteur : il s'agit du mythe fameux de la lutte des Géants contre les dieux, d'une Gigantomachie. Sur d'autres débris du même relief, on distingue un dieu (ou une déesse) en armure, dans une attitude de combat, et un personnage nu, à cheval, qui pourrait être Neptune ou un Dioscure.

Pour reconstituer par la pensée l'ensemble de la frise, il suffit de se reporter aux images nombreuses que l'art gréco-romain nous a laissées de la Gigantomachie<sup>2</sup>. Peu de thèmes ont été plus populaires dans l'antiquité que celui de la révolte impie des géants contre les habitants de l'Olympe. Il se prêtait tout naturellement à de suggestives interprétations d'ordre moral ou politique. Les poètes les premiers évoquèrent les efforts des fils de la Terre pour atteindre le Ciel en entassant le Pelion sur l'Ossa, la mêlée où s'affrontèrent en combats singuliers immortels et géants et le châtiment que Jupiter infligea aux vaincus. Les peintres, les décorateurs de vases et les sculpteurs exploitèrent à leur tour ce thème, et l'on sait que la Gigantomachie a trouvé son illustration la plus grandiose dans la frise qui ornait à Pergame le soubassement de l'autel de Zeus.

<sup>1</sup> Hauteur : 27 cm. ; largeur : 36 cm. Sur la face principale, la moulure n'existe que sur le côté vertical ; à la partie inférieure, elle est remplacée par une sorte de bosselage en saillie qui représente peut-être un terrain montagneux. *Pl.*, fig. 2.

<sup>2</sup> Le catalogue en a été dressé par WASER, dans PAULY-WISSOWA, *R.-E.*, Suppl. Bd. III, s. v. *Giganten*. Cf. aussi HILD, dans DAREMBERG-SAGLIO, *Dict. Ant.*, s. v. *Gigantes*.

Le mythe des Géants n'a pas été conçu à la gloire du seul Jupiter. D'autres dieux, en particulier Minerve, Junon, Hercule, en raison de la part qu'ils avaient prise à la lutte, pouvaient être honorés de la représentation d'une Gigantomachie. Mais il semble qu'à Rome et dans le monde romain, le rôle de Jupiter ait prévalu. Du moins est-ce en général son intervention décisive que célèbrent les poètes<sup>1</sup> ; et sur les revers monétaires, toutes les fois qu'un géant est figuré, c'est toujours comme l'adversaire terrassé de Jupiter *Victor* ou *Fulgerator*<sup>2</sup>.

On pourrait en déduire que la frise de Vidy, quel que fût le monument auquel elle servait d'ornement, autel ou temple, est l'indice d'un culte rendu à Jupiter. Ainsi présentée, cette affirmation serait téméraire. La plus grande liberté présidait à la décoration des édifices sacrés. La fantaisie des artistes, les préférences des donateurs, le jeu des ressources locales et du hasard y introduisaient souvent des images et des symboles étrangers au culte qui y était pratiqué. Et beaucoup de temples eussent offert à nos yeux l'aspect d'une sorte de musée où se retrouvaient et vivaient en bonne intelligence les dieux d'un panthéon éclectique. On ne peut donc exclure l'hypothèse que la beauté d'un mythe classique entre tous ou le souvenir d'une œuvre d'art admirée sous quelque autre ciel n'ait inspiré le choix du sujet du relief de Vidy, sans que la Gigantomachie ait eu nécessairement un rapport avec la divinité honorée en cet endroit.

Toutefois le spectacle des dieux triomphant d'êtres monstrueux issus de la Terre ne pouvait manquer d'éveiller dans l'âme des habitants indigènes du *vicus* de Lousonna une résonance particulière. Car un des principaux dieux des Gaulois passait, lui aussi, pour avoir livré un combat victorieux contre un géant. On trouve des traces de ce mythe dans tout le monde celtique. Mais c'est surtout dans la Gaule Belgique et dans les régions confinant au Rhin qu'il a été représenté matériellement,

---

<sup>1</sup> VERG., *Georg.*, I, 281-283 ; HOR., *Carm.*, III, 4, 42 sq. ; OVID., *passim* (cf. DE LA VILLE DE MIRMONT, *La Gigantomachie d'Ovide*, dans *Revue de philologie*, 1904, p. 110) ; *Aetna*, 41-73 ; etc.

<sup>2</sup> WASER, dans PAULY-WISSOWA, *R.-E.*, Suppl. Bd. III, col. 731.

sous la forme de colonnes dites « au géant »<sup>1</sup>. On a recueilli les restes de plusieurs centaines de ces monuments, élevés selon un type uniforme. La colonne proprement dite reposait sur plusieurs bases superposées, dont une, quadrangulaire, portait en relief sur chaque face l'image d'une divinité<sup>2</sup>, une autre, octogonale, celle des jours de la semaine. Au sommet de la colonne se dressait le motif principal : un dieu à cheval foulant aux pieds de sa monture un géant anguipède.

Une inscription votive accompagne parfois les débris de la colonne. Elle porte le nom de Jupiter, ou de Jupiter Optimus Maximus<sup>3</sup>, associé fréquemment à Junon Regina<sup>4</sup>. Le dieu cavalier était donc assimilé à Jupiter. Il se distingue néanmoins du Jupiter olympien ou capitolin. Dans tout l'art classique, il n'existe pas une seule représentation de Jupiter à cheval. En outre, le dieu cavalier porte souvent une roue ; il se confond donc avec le dieu celtique connu sous le nom de « dieu à la roue ». La roue est un symbole du soleil, elle désigne un dieu de la lumière. Mais le dieu de la colonne est armé, dans certains cas, d'un foudre ; il est donc aussi le dieu du tonnerre. C'est là ce qui explique son identification avec Jupiter.

On sait qu'à l'exemple des habitants de la Gaule, les dieux de ce pays se sont hâtés de prendre des noms latins<sup>5</sup>. Ils ont emprunté en même temps aux dieux gréco-romains toute leur défroque de légendes et d'attributs. Conquérants et conquis ont trouvé avantage à cette uniformisation des cultes. Cependant, en dépit

---

<sup>1</sup> HAUG, dans PAULY-WISSOWA, *R.-E.*, Suppl. Bd. IV, s. v. *Gigantensäulen*, avec le complément de HEICHELHEIM, *ibid.*, suppl. Bd. VII, col. 220-222 ; ESPÉRANDIEU, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine* (= ESPÉRANDIEU) index général ; P. LAMBRECHTS, *Contributions à l'étude des divinités celtiques*, Bruges, 1942 (= LAMBRECHTS), p. 81 et suiv.

<sup>2</sup> Le plus souvent Hercule, Junon, Mercure, Minerve, Apollon ou Mars, d'autres dieux encore, rarement Jupiter, auquel est réservé le sommet de la colonne.

<sup>3</sup> *C. I. L.*, XIII, 6092 ; 6130 (= ESPÉRANDIEU 5996) ; 6147 (= ESP. 5982) ; 6699 (= ESP. 5731) ; 6702 (= ESP. 5725) ; 6704 (= ESP. 5730), etc.

<sup>4</sup> *C. I. L.*, XIII, 6722 (= ESP. 5727) ; 6723<sup>1</sup> (= ESP. 5742) ; 7268 (= ESP. 5728) ; ESP. 5724 ; 5735, etc.

<sup>5</sup> C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, Paris, 1914-1926 (= JULLIAN), VI, p. 13 et suiv.



de leur nouvelle apparence, les dieux indigènes ne se confondirent pas entièrement avec leurs homonymes d'Italie ; tel vocable qui suit leur nom d'emprunt, tel emblème dont ils sont pourvus trahissent leur qualité de dieu celtique<sup>1</sup>. C'est le cas du pseudo-Jupiter, dieu cavalier, dieu à la roue, vainqueur du géant.

Alors quel pouvait être le nom originel de ce dieu rebaptisé ? Nous le savons grâce à un passage de Lucain, que complète et éclaire une scholie antique. Voici les vers de Lucain :

*et quibus inmitis placatur sanguine diro  
Teutates horrensque feris altaribus Esus  
et Taranis Scythicae non mitior ara Dianae*<sup>2</sup>.

« (Tous les peuples de la Gaule se réjouissent du départ des légions, rappelées en Italie par César, et ceux-là entre autres) qui par un sang affreux apaisent le féroce Teutatès, l'horrible Esus dans ses sanctuaires sauvages et Taranis aux autels non moins cruels que ceux de la Diane Scythique. »

Et la scholie qui s'y rapporte :

*Teutates Mars « sanguine diro » placatur, sive quod proelia numinis eius instinctu administrantur, sive quod Galli antea soliti, ut aliis deis, huic quoque homines immolare. Hesum Mercurium credunt, si quidem a mercatoribus colitur, et praesidem bellorum et caelestium deorum maximum Taranin Iovem adsuetum olim humanis placari capitibus, nunc vero gaudere pecorum*<sup>3</sup>.

« Le poète parle du sang affreux dont on apaise Teutatès, ou Mars, soit parce que ce dieu inspire les batailles, soit parce

<sup>1</sup> LAMBRECHTS, *passim*.

<sup>2</sup> *Bell. Civ.*, I, 444-446.

<sup>3</sup> *M. Annaei Lucani Commenta Bernensia*, ed. H. USENER, Leipzig, 1869, p. 32. Notons pour mémoire l'autre interprétation, donnée par le même commentateur, mais provenant d'une autre source : *Mercurius lingua Gallorum Teutates dicitur qui humano apud illos sanguine colebatur. Teutates Mercurius sic apud Gallos placatur : in plenum semicupium homo in caput demittitur ut ibi suffocetur. Hesus Mars sic placatur : homo in arbore suspenditur usque donec per cruorem membra digesserit. Taranis Ditis pater hoc modo apud eos placatur : in alveo ligneo aliquod homines cremantur*. Le latin barbare de cette scholie incite déjà à lui donner moins de crédit qu'à l'autre. Mais les inscriptions que nous citons plus loin prouvent encore plus sûrement l'exactitude de l'identification de Taranis avec Jupiter. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur l'essai de conciliation des scholies de Berne, tenté par Lambrechts.

que les Gaulois lui offraient autrefois, comme à d'autres dieux, des sacrifices humains. On reconnaît dans Esus, patron des marchands, Mercure et dans Taranis, le dieu de la guerre, le plus grand des dieux célestes, Jupiter ; après s'être vu longtemps consacrer des victimes humaines, il se contente aujourd'hui d'animaux. »

Cette scholie est elle-même confirmée par un groupe d'inscriptions, provenant des régions les plus diverses du monde celtique et qui sont consacrées à un dieu *Taranoou*, *Taranuco*, *Taranucno* et *Tanaro*, cette dernière graphie étant manifestement une déformation de *Tarano*<sup>1</sup>. Sur deux de ces inscriptions, le nom celtique accompagne celui de Jupiter : *Iovi Taranuco* et *Iovi Optimo Maximo Tanaro*. L'identification de Taranis avec Jupiter ne saurait donc faire de doute<sup>2</sup>.

Les celtisants retrouvent dans le nom de Taranis la racine *Taran* qui s'applique au tonnerre<sup>3</sup>. Maître du ciel (*caelestium deorum maximum*), Taranis est en même temps un dieu guerrier (*praesidem bellorum*). C'est lui que représente une statue de Vaison<sup>4</sup> sous les traits de Jupiter, revêtu d'un casque, d'une cuirasse et d'un paludamentum, tenant de la main droite un foudre, de la main gauche une roue. Sa victoire sur le géant, dont les colonnes que nous avons décrites perpétuent le souvenir, devait être la manifestation la plus éclatante de son pouvoir, celle qui assurait son prestige aux yeux de ses adorateurs.

Il est vrai que le groupe du cavalier et du géant a donné lieu à une interprétation différente. Selon certains savants<sup>5</sup>, il ne

<sup>1</sup> HOLDER, *Altceltischer Sprachschatz*, II, col. 1729 et DOTTIN, *La langue gauloise*, p. 146 : Ταρανουου (Orgon, près Arles) ; *C. I. L.*, III, 2804 = DESSAU, 4623 : Iovi Taranuco (Scardona, Dalmatie) ; *C. I. L.*, XIII, 6094 = DESSAU, 4625 : Deo Taranucno (Godramstein, Rhénanie) ; *C. I. L.*, XIII, 6478 = DESSAU, 4624 : Deo Taranucno (Böckingen, Rhénanie) ; *C. I. L.*, VII, 168 = DESSAU, 4622 : I. O. M. Tanaro (Chester, Angleterre).

<sup>2</sup> HEICHELHEIM, dans PAULY-WISSOWA, *R.-E.*, s. v. *Taranis*.

<sup>3</sup> DOTTIN, *op. cit.*, p. 94.

<sup>4</sup> ESPÉRANDIEU, 303.

<sup>5</sup> HERTLEIN, *Die Juppitergigantensäulen*, Stuttgart, 1910 ; LAMBRECHTS, p. 91 et suiv.



représenterait pas un combat ; le cavalier, disent-ils, lancé au galop de sa monture, ignore le géant, dont la monstrueuse silhouette émerge à peine du sol ; quant à celui-ci, loin de paraître écrasé par le poids du cheval, il semble n'être là que pour lui servir d'appui. Aussi ne serait-il pas l'adversaire du dieu, mais bien plutôt son complément et son allié. Avant d'adopter une telle explication, qui conduit à de subtils développements d'ordre théologique, il faudrait être certain que les traits sur lesquels elle se fonde n'ont pas leur origine dans la maladresse d'un art primitif. Toujours embarrassés pour reproduire le mouvement, les artistes gallo-romains l'étaient plus encore pour donner l'illusion de la lutte violente. Obligés, par la nature même de la pierre, de faire du géant le support du cheval, les sculpteurs des colonnes n'ont pas su lui donner en même temps l'attitude d'un combattant jeté à terre. C'est être dupe d'un défaut technique que de donner de l'apparente impassibilité des personnages une interprétation allégorique.

La véritable signification du groupe du cavalier et du géant est mise en lumière par les débris de la colonne d'Yzeures (Allier). Une des assises sculptées du monument représentait deux scènes de Gigantomachie<sup>1</sup>. Ce relief nous intéresse doublement. Il nous prouve en effet que les Gaulois avaient opéré le rapprochement qui s'imposait entre le mythe gréco-romain et celui de Taranis. C'est sans doute sous l'influence de l'art classique qu'ils ont donné au monstre foudroyé par leur dieu national l'aspect d'un géant anguipède. D'autre part, puisque Taranis s'est approprié le mythe de la Gigantomachie, nous serons tentés de voir, dans la frise de Vidy, un hommage à ce dieu. Aussi, sous réserve des renseignements que de nouvelles fouilles pourraient nous apporter, proposerons-nous d'inscrire sous le vocable de Jupiter-Taranis le temple carré de la Maladière, dont le plan suggère à lui seul un culte indigène<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> ESPÉRANDIEU, 2997. Les représentations de la Gigantomachie sont rares en Gaule. On en fera rapidement le compte en recourant à l'index général d'Espérandieu. La plus importante est celle qui ornaît la façade des thermes de Sens (ESPÉRANDIEU, 2856) ; elle n'avait pas de signification religieuse.

<sup>2</sup> F. GILLIARD, dans *R. H. V.*, 1942, p. 217 et suiv.

Les colonnes au géant qui ont pu être datées se répartissent entre 170 et 246 après J.-C.<sup>1</sup>. Elles sont particulièrement nombreuses dans les régions occupées par l'armée romaine du Rhin. On sait qu'à partir du règne d'Hadrien (117-138), les légions se recrutaient presque exclusivement dans le pays où elles stationnaient. L'essor pris à la fin du II<sup>e</sup> siècle par le culte du Jupiter celtique illustre un aspect de la politique religieuse des empereurs de ce temps, qui, non contents d'enrôler les habitants des provinces, mobilisent aussi leurs dieux pour les associer à la défense de l'Empire<sup>2</sup>.

C'est également de la fin du II<sup>e</sup> siècle ou du début du III<sup>e</sup> que nous daterons la Gigantomachie de Vidy. Le temple de la Maladière fut détruit jusqu'aux fondations lors d'un désastre qui ravagea le *vicus* de Lousonna vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Les causes de ce désastre demeurent mystérieuses. Il paraît s'être répercuté sur une vaste région, de part et d'autre du Jura<sup>4</sup>. Le temple fut rebâti en même temps que le reste du bourg, et c'est à cette deuxième époque de son existence qu'il faut rapporter la frise dont les fragments ont subsisté jusqu'à nos jours. Le style du relief ne contredit pas cette hypothèse; c'est l'ouvrage d'un artisan local qui reproduit, avec assez d'aisance, un modèle classique<sup>5</sup>.

(A suivre.)

Denis VAN BERCHEM.

<sup>1</sup> HAUG, dans PAULY-WISSOWA, *R.-E.*, s. v. *Gigantensäulen*.

<sup>2</sup> Selon A. VON DOMASZEWSKI, *Die Religion des röm. Heeres*, Trèves, 1895, p. 54, c'est Commode qui introduisit le premier les dieux indigènes dans les sanctuaires de soldats. Cf. M. ROSTOVITZ, dans *Journal of Rom. Studies*, XIII, 1923, p. 91 et suiv.

<sup>3</sup> F. GILLIARD, dans *R. H. V.*, 1942, p. 224-226.

<sup>4</sup> Nous sommes enclins à penser qu'il s'agissait d'une révolte intérieure plutôt que de l'incursion de Barbares. Mais la démonstration doit encore en être faite. Cf. C. JULLIAN, IV, p. 475 et suiv.; A. GRENIER, dans J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* (= GRENIER) V, Paris, 1931, p. 100 et 230; *Bull. de la Soc. nat. des antiquaires de France*, 1936, p. 232 et suiv. Selon C. H. MARTIN, *R. H. V.*, 1941, p. 19, le trésor de monnaies d'or retrouvé à la Maladière aurait été caché entre 144 et 147.

<sup>5</sup> Sur l'art romain en Suisse, cf. W. DEONNA, dans *Revue suisse d'art et d'archéologie*, II, 1940, p. 173 et suiv.